

Lurelu



Planète rebelle : la résistance

Isabelle Crépeau

Volume 38, Number 3, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79955ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Crépeau, I. (2016). Planète rebelle : la résistance. *Lurelu*, 38(3), 69–70.



Planète rebelle : la résistance

Isabelle Crépeau



À l'été 2015, Planète rebelle lançait, dans le milieu du conte et dans le réseau de la culture, un appel au soutien par le biais d'une campagne de sociofinancement, avec l'objectif de récolter 50 000 \$ qui permettraient à la maison d'édition de conserver un rythme viable de production. C'est ni plus ni moins que l'avenir de Planète rebelle qui se joue et, surtout, la survie du livre sonore, si essentiel à la diffusion du travail des artistes du conte.

Voilà quinze ans, Marie-Fleurette Beaudoin a acheté Planète rebelle, fondée en 1997 par le conteur André Lemelin. Dès le départ, il était clair pour elle que le mandat de sa maison resterait axé sur la parole vivante : «J'avais réfléchi alors, j'en avais beaucoup parlé avec André Lemelin. Je baignais déjà dans le milieu du conte, j'assistais aux soirées. J'ai rencontré mes premiers conteurs et, pour moi, c'était déjà évident qu'il fallait continuer à produire des livres-disques. Le mandat premier de Planète rebelle est de témoigner de la richesse créative du conte et des conteurs, et de les diffuser.»

La loi d'Ohm

Si je retrouve à nouveau Marie-Fleurette Beaudoin, cinq ans après notre précédente rencontre¹, dans les bureaux de Planète rebelle, c'est pour qu'elle me parle, justement, de l'avenir du livre-CD et qu'elle me raconte comment sa petite maison d'édition en est venue à faire appel à la solidarité du milieu pour traverser cette difficile crise qui touche aussi toute la sphère culturelle.

Elle me résume les difficultés qu'elle éprouve depuis les dernières années : «Depuis trois ans, nous avons perdu près de 50 % de nos ventes, 45 % de nos aides gouvernementales... Tu imagines la situation dans laquelle on est ! Tout ça a commencé en 2011. Depuis, à chaque livre, c'est comme si je devais tout recommencer à zéro, comme si tout ce qu'avait accompli Planète rebelle ne comptait pas.»

À la crise du CD s'ajoutaient celle du livre imprimé et les problèmes de distribution.

Malgré une certaine stabilisation de sa situation en 2013, les dettes se sont accumulées. Et les frais de production ont augmenté. Seulement pour faire graver un CD, il lui en coûte le triple d'il y a quelques années. Rappelons que l'éditrice n'est subventionnée que pour le livre même si, pour elle, il s'agit chaque fois d'un double travail d'édition : «Je fais double livre. Un livre-disque, c'est à la fois une expérience de lecture lue et une expérience de lecture écoutée. Ce n'est pas anodin. C'est vrai que c'est plus cher, mais il y a deux supports, je ne peux pas le produire à moindre coût. Tout ça devrait être pris en compte. Je ne comprends pas : ça fait quinze ans que je martèle ce message-là et on dirait que ça ne passe pas... La qualité de l'œuvre repose aussi sur toute la conception du projet sonore, l'aspect scénarisation, avec de la musique, du bruitage, de l'ambiance, c'est primordial. On imagine le projet, on le bâtit, on le construit. La qualité vient de ce qu'on fait, de la direction artistique donnée à l'enregistrement. Les conteurs, les narrateurs sont dirigés, ils se préparent et reprennent leur narration pour mieux faire passer l'émotion... Ça demande une compréhension de ce qu'est l'oralité, de ce qu'est une histoire racontée!»

Devant les difficultés grandissantes à poursuivre son mandat, Marie-Fleurette n'a pas hésité à entamer une profonde réflexion et une véritable remise en question : «J'ai beaucoup réfléchi. Nous avons fait une étude de marché, proposé de nouvelles idées en se disant que nous étions sans doute capables de faire autre chose. Nous avons d'ailleurs mis sur pied notre collection d'albums à couverture cartonnée sans CD, "Des mots plein la bouche", spécialement créés pour la lecture à voix haute.»

Elle rencontre des libraires, des professionnels du livre, surtout en France. Elle s'assoit avec des consultants de confiance. Ces échanges nourrissent sa réflexion : «Pourquoi, pour m'en sortir, ne pas faire des choses plus commerciales, comme on me le conseillait ? Une

petite maison d'édition comme Planète rebelle ne bénéficie pas du statut, ni de l'organisation, des grandes maisons. Nous travaillons comme des artisans. Si je veux persister, il faut que je préserve l'essence de ce que c'était au départ. Je suis revenue à mes convictions profondes : l'apport de Planète rebelle, c'est le livre d'histoire sonore, de parole vivante. Je suis revenue à une espèce de résistance, une envie de dire : «Non ! Ils ne nous auront pas, ils n'auront pas la culture !» Tout, actuellement, va tellement contre le sens de la culture profonde. Devant les difficultés, il faut montrer de la résistance ! On ne s'appelle pas Planète rebelle pour rien. J'ai décidé de me battre et de continuer à le faire tant que je le pourrai. Si à un moment donné je n'en ai plus les moyens, bien je n'en aurai plus les moyens. Mais on va se souvenir de Planète rebelle parce que j'aurai fait ce type de livres là.»

L'effet Joule

Quand on lui a suggéré une campagne de sociofinancement, elle a dû surmonter ses propres réticences : «Au départ, j'avais un certain embarras à devoir étaler mes difficultés. Mais je n'avais pas le choix. Après toutes les consultations, les réflexions, j'avais décidé de revenir à ma motivation profonde et de poursuivre mon mandat initial. Si je voulais continuer dans cette voie, j'avais besoin d'aide.»

Pour elle, la campagne de soutien devient alors un test. Les messages sont lancés, des récompenses alléchantes sont offertes aux donateurs. Les témoignages reçus depuis le début de l'opération l'encouragent, même si l'objectif financier semblait encore loin d'être atteint au moment d'écrire ces lignes. Elle plaide : «Le terme "campagne de soutien" n'est pas gratuit : je veux savoir à quel point les gens tiennent à ce que nous faisons. Je veux savoir si le travail de Planète rebelle est apprécié et si ça vaut la peine de continuer. Sinon, je vais arrêter ! Je n'y laisserai pas ma peau. Je ne fais pas ça parce que ça



me rapporte de l'argent. J'avais peur de la réaction des auteurs, mais ils ont réagi très positivement. Ça a été beaucoup partagé sur les réseaux, nous avons reçu de nombreux encouragements. Déjà, même si on n'atteint pas nos objectifs financiers, ce sera un succès à cause de ça.»

Dipôle

Si elle persiste et persévère, c'est que Marie-Fleurette croit profondément à la valeur de son produit. Elle défend le livre sonore avec une obstination tenace et une passion inaltérable : «Le livre-disque chez Planète rebelle est né d'une volonté de conteurs d'associer les paroles vivantes à l'écrit. Puis, le livre-disque pour enfants est venu naturellement quand nous avons commencé à publier pour la jeunesse. Auprès des conteurs et conteuses, je me suis rapidement rendu compte qu'une histoire racontée pour les enfants, une histoire entendue, pouvait apporter une tout autre expérience de la lecture. C'est de l'imagination pure parce que l'enfant n'est pas limité par ce qu'il voit. Il a ses oreilles et son imaginaire. La musique et toute l'ambiance sonore font appel à l'émotion et captivent. C'est si important de développer l'imagination chez les enfants.»

Elle est d'ailleurs très fière de présenter *Le temps des fleurs, le temps des neiges*, l'adaptation française avec CD d'un opéra pour enfants composé par Giannis Georgantelis et illustré par Philippe Béha. C'est Jean Antonin Billard et Robert Paquin qui ont réalisé l'énorme travail de traduction du texte de Glen Huser, inspiré du mythe de Déméter et Perséphone. L'adaptation en langue française a permis de garder une narration fluide et surtout de conserver toute la poésie et la rythmique des textes de treize chansons interprétées, entre autres, par une chorale de 320 écoliers. La voix envoûtante de Guy Nadon assure la narration de l'histoire. L'écoute vaut la mise d'y consacrer l'heure qu'elle requiert. L'éditrice commente :

«Cette œuvre est faite pour les enfants, et ils accrochent. C'est de la musique symphonique, mais pourquoi pas! Pourquoi ne pas mettre les enfants en contact avec la grande culture. Il faut les mettre en contact avec des spectacles de théâtre, de marionnettes, de contes, de cirque! Au point de vue sensoriel, il faut qu'ils aient accès à autre chose que seulement la télévision.»

Les transistors

En novembre 2014, Marie-Fleurette Beaudoin a été élue au conseil d'administration du Regroupement du conte au Québec (RCQ), dont elle assure la présidence.

Depuis que le RCQ avait installé ses pénates dans les locaux de Planète rebelle, les occasions de collaborer avec l'organisme s'étaient multipliées. Elle me raconte ce qui l'a amenée à s'engager davantage : «J'ai eu de nombreuses discussions avec Nicolas Rochette [directeur général du RCQ]. C'est un jeune conteur bien de son temps, doublé d'un gestionnaire dynamique. Nos échanges m'ont permis de mieux comprendre les difficultés auxquelles les conteurs faisaient face. J'ai aussi compris que je dépendais du milieu du conte. C'est ma matière première. Le milieu du conte a aussi besoin de soutien. Le talent est là, mais il doit être nourri. J'ai décidé de m'impliquer pour comprendre mieux de l'intérieur.»

Elle réalise que c'est tout le milieu du conte qui a besoin d'un coup de barre. Elle résume : «J'étais présente lors de l'assemblée de constitution du RCQ, il y a dix ans. Depuis, l'organisme s'est bien développé et représente efficacement les conteurs. Mais le milieu a vraiment besoin d'être redynamisé. Les conteurs ont besoin des outils pour se développer, pour faire évoluer leur pratique, il faut aussi penser à la relève, à ses besoins en formation. Le conteur n'a même pas encore de véritable statut d'artiste. Il y a bien des programmes qui lui sont ouverts, comme celui de littérature orale au CALQ²,

mais il y a encore toute une bataille à mener pour faire reconnaître l'art du conte. Il faut surtout continuer de marteler le message, qui est aussi celui de Planète rebelle : les conteurs sont des artistes. Ils apportent, dans la grande expression culturelle, une discipline très riche et nécessaire. Le conte n'est pas un art mineur ni un art réservé aux enfants, même s'il est tellement formateur pour eux. Le conte, c'est bien plus que ça!»

En espérant que Planète rebelle puisse continuer à remplir son mandat d'associer la parole vivante à l'écriture et d'offrir une voix à la littérature orale. Si tout va bien, cela permettrait à Marie-Fleurette Beaudoin, comme elle avoue le souhaiter, de passer la main dans quelques années : «Je me bats pour que Planète rebelle reste en vie, mais je suis épuisée. Je me donne trois ans pour redresser la situation et alors j'essaierai de trouver un acheteur ou quelqu'un qui veuille prendre la relève. Mais quoi qu'il arrive, je resterai fière de l'apport de Planète rebelle.»

Le site Web de l'éditeur : www.planete-rebelle.qc.ca



Notes

1. «Marie-Fleurette Beaudoin et sa Planète rebelle», *Lurelu*, vol. 33, n° 1, printemps-été 2010.
2. Conseil des arts et des lettres du Québec.

